

**L'IMAGINAIRE DE LA MATIÈRE CHEZ HENRY BAUCHAU: ENTRE
ALLÈGEMENT ET PESANTEUR**

Corina Bozedeau, Assist. Prof., PhD, „Petru Maior” University of Tîrgu Mureş

Abstract: Stretched between two opposite poles, the mineral is revealed in Henry Bauchau's work as the testimony of a quest for identity and for a place in the world. This quest is realized at the imagination level through a series of conflicting aspirations, which can be grouped into two divisions: the requirement of the "hard" and the weight of the gravity. This dialectic develops a philosophy of the gravity and the lightness, of the possibility to ascend, resolved by an ethic that proclaims the access to ascendance by confronting the gravity of life.

Keywords: imagination, mineral, dialectic, ascendance, gravity

Tendue entre deux pôles dialectiques, la minéralité se révèle dans les écrits d'Henry Bauchau le témoignage de la quête d'une identité et d'une place dans le monde¹. Cette recherche est soutenue au niveau de l'imaginaire par une série d'aspirations opposées, que l'on peut grouper autour de deux pôles : l'exigence du « dur » et le poids de la pesanteur.

Dès le premier roman, le monde est figuré d'abord sous les traits de la cassure et du manque de cohésion. Le récit est construit autour d'un « je » angoissé par le manque de stabilité : instabilité affective, vacillement des certitudes, rendues à travers la sensation de « mou », comme nous l'avons vu, sont autant de sentiments qui structurent les actions des héros, à la recherche d'un point d'appui « dur », stable et rassurant. Mais, en même temps, il y a aussi une angoisse, une résistance à la stabilité, comme l'indiquent les pulsions, les désirs, la force et la violence. Gaston Bachelard avait repéré dans les notions de « mou » et de « dur » les bases de l'imagination matérielle :

Dur et mou sont les premiers qualificatifs que reçoit la résistance de la matière, la première existence dynamique du monde résistant. Dans la connaissance dynamique de la matière - et corrélativement dans les connaissances des valeurs dynamiques de notre être - rien n'est clair si nous ne posons pas d'abord les deux termes *dur* et *mou*. Viennent ensuite les expériences plus riches, plus fines, un immense domaine d'expériences intermédiaires. Mais dans l'ordre de la matière, le *oui* et le *non* se disent *mou* et *dur*. Pas d'images de la matière sans cette dialectique d'invitation et d'exclusion, dialectique que l'imagination transposera en d'innombrables métaphores, dialectique qui s'inversera parfois sous curieuse ambivalence jusqu'à définir, par exemple, une hostilité hypocrite de la mollesse ou une invite agaçante de la dureté. Mais les bases de l'imagination matérielle résident dans les images primitives de la dureté et de la mollesse².

¹ Voir à ce sujet nos études : Corina Bozedeau, « Paysage suisse et imaginaire minéral chez Henry Bauchau », *Revue Internationale Henry Bauchau, L'écriture à l'écoute*, no. 3/2010 « L'ancrage suisse », Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, p. 91-101 ; « Topos minéral et présence au monde chez Henry Bauchau », *Studia Universitatis Petru Maior – Philologia*, Tîrgu-Mureş, Editura Universităţii Petru Maior, no. 9/2010, p. 206-213 ; « Pèlerinage au cœur du minéral dans l'œuvre d'Henry Bauchau », *Studia Universitatis Petru Maior – Philologia*, Tîrgu-Mureş, Editura Universităţii Petru Maior, no. 7/2008, p. 154-161.

² Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination des forces*, Paris, José Corti, [1948] 1957, p. 18.

C'est la double tentative de gérer ces énergies qui s'empare de l'homme, une fois qu'il en a conscience, et qui régit ses actions, comme l'a montré Bachelard : « La conscience d'être une force met notre être au creuset. Dans ce creuset nous sommes une substance qui se cristallise ou se sublime, qui tombe ou qui monte, qui s'enrichit ou qui s'allège, qui se recueille ou qui s'exalte »³.

Le « je » bauchalien des écrits diaristes, comme ses personnages, fait l'expérience de ces états contradictoires. Les journaux, comme par exemple *Les années difficiles*, laissent souvent lire une sensation de mollesse et de dérive, en liaison avec le sentiment du « peu de solidité » de « l'édifice de vie » (AD, p. 370), procuré dans ce cas par la maladie, puis la mort, de sa belle-fille Annie. En évoquant le processus de rédaction de *La Déchirure*, l'écrivain confesse : « Je me sens perdu dans la matière molle du temps, je n'ai pas étreint son corps dur » (EE, p. 63). Au niveau de la fiction, les exemples sont nombreux : Antigone est avertie dans le roman éponyme par sa sœur Ismène qu'elle doit durcir pour vivre à Thèbes, pour ne pas « s'écraser », car ici on déteste « ce qui est mou » (A, p. 54). Orion, l'enfant psychotique du roman *L'Enfant bleu*, a la main « molle » (EB, p. 16), expression de l'incertitude de son être et l'exigence d'une expérience « durcissante ».

Durcir signifie arriver à trouver un ressort intime, un sens dans l'existence, se mettre à vivre intensément, dépasser l'état flottant et acquérir une consistance compacte en vue de pouvoir affronter la réalité, car « la matière dure apparaît comme une grande éducatrice de la volonté humaine, comme la régulatrice de la dynamogénie du travail, dans le sens même de la virilisation »⁴. Ainsi, « Antigone se fortifie et s'endurcit à l'épreuve » (A, p. 61), « Œdipe [...] [l]'a endurcie par ses marches incessantes et cet espoir toujours en mouvement » (JA, p. 241), Clios avait dû, « pour supporter cette vie, [s]'endurcir et [s]e fermer » (OSR, p. 101), Véronique, « [s]e durci[t] » (EB, p. 43), Œdipe découvre que « la vie ne se gagne que par un travail dur et constant » (OSR, p. 221). Le dur équivaut à une consistance et une plénitude de l'expérience. La dureté fuit l'anarchie et s'avère bénéfique lorsqu'elle s'incarne dans la forme juste : « Orion, le handicapé, dessine, sculpte, face à la mer, son espérance en dur » (EB, p. 178) ; c'est ce que Vasco fait remarquer à sa femme : « Orion te veut en dur, Véronique, moi aussi. Le dur c'est l'art, c'est la musique ». Travailler « la matière abrupte » et dure, « c'est cela qui console la blessure » (D, p. 194). Le dur représente ici la matérialisation du spirituel, l'incarnation dans la forme d'une vision intérieure, sa transposition dans une forme artistique, comme le dit Annie Ernaux, citée par Bauchau, dans un de ses journaux : « Écrire, c'est construire en dur, alors que la vie n'a pas de consistance » (PBG, p. 242).

La dialectique du dur et du mou se développe en une philosophie de la pesanteur et de la légèreté, d'allègement de la vie. Reliée au mal physique du vertige, la pesanteur est perçue par Bauchau comme une menace d'« aller vers l'informe » (JAJ, p. 26), mais en même temps comme une nécessité qui révèle notre insuffisance, le besoin impérieux des relations, « d'une présence apaisée du monde, des objets, des autres » (JAJ, p. 25). Nombreux sont les passages où les personnages d'Henry Bauchau accusent les « lourdes matières de l'esprit » (BP, p. 88), le corps à demi mort « d'une épouvantable pesanteur », le fardeau des actes « si lourds », « le poids ignoble » de la guerre (BP, p. 95), le poids « lourd, enfermé » dû à « l'arthrose du monde dans lequel on avait vécu » (PC, p. 300) qui disent la peur de la chute et de l'écrasement, de la perte des fondements du moi.

La mise en question du rapport allègement - pesanteur est largement déployée dans le roman *Le Boulevard périphérique*. Pleinement nourri par l'ouvrage de Simone Weil, *La*

³ Gaston Bachelard, *L'air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943, p. 295.

⁴ Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination des forces*, op. cit., p. 21.

Pesanteur et la Grâce, le roman d'Henry Bauchau propose, comme Irène Poutier l'observe, une possible attitude de l'être au monde, dans le monde, debout, analogue à celle de l'arbre, ce qui équivaldrait à la grâce au sens où l'entend Simone Weil. La critique conclut son analyse, en s'interrogeant d'une manière rhétorique : « La grâce. C'est donc possible ? »⁵. La question d'Irène Poutier invite à cerner plus profondément le sens de la dialectique allègement – pesanteur et de sa dimension éthique. Pour Simone Weil, l'âme ne peut échapper à la loi de la pesanteur que par l'intervention de la grâce, ce qui suppose pour l'individu de transcender son état personnel à travers l'amour et de transformer sa conscience dans la conscience de l'autre.

Le propos d'Henry Bauchau, exprimé dans le poème « Paroles du corps endormi », semble proche de celui de Simone Weil : pour combler « l'événement de la pesanteur », « il faut descendre dans l'amour » (*PC*, p. 303). L'analyse d'Irène Poutier éclaire un aspect important lié au concept d'« amour en dur » (*A*, p. 150) exprimé par l'un des frères fratricides d'*Antigone*, et qui revient dans *Le Boulevard périphérique* : « il n'a pas senti, quand j'étais près de lui, combien ma haine l'aimait » (*BP*, p. 162). L'homme dont le « je » est mort, comme celui de *Shadow*, massacré par l'histoire familiale, « face à la grâce ne peut que détruire l'insupportable amour qui est venu lui rappeler son état de ruine intérieure »⁶. Irène Poutier reproduit un passage de Simone Weil, susceptible d'expliquer la défaite du « je » moribond de *Shadow*, face à Stéphane :

Pour ce dont le je est mort, on ne peut rien faire, absolument rien. Mais on ne sait jamais si, chez un être humain déterminé, le je est tout à fait mort ou seulement inanimé. S'il n'est pas tout à fait mort, l'amour peut le ramener comme par une piqûre, mais seulement l'amour tout à fait pur, sans la moindre trace de condescendance, car la moindre nuance de mépris précipite vers la mort. Quand le je est blessé du dehors, il a d'abord la révolte la plus extrême, la plus amère, comme un animal qui se débat. Mais dès que le je est à moitié mort, il désire être achevé et se laisser aller à l'évanouissement. Si alors une touche d'amour le réveille, c'est une douleur extrême et qui produit la colère et parfois la haine contre celui qui a provoqué cette douleur. De là, chez les êtres déçus, ces réactions en apparence inexplicables de vengeance contre le bienfaiteur⁷.

La question de savoir si la légèreté de Stéphane est vraiment celle de la grâce, est très nuancée. La légèreté est une notion clé chez Nietzsche⁸, dont Bauchau a été un grand lecteur, de même que chez Kundera, qui en traite dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, roman lu par Bauchau, à une époque cependant où le roman était déjà en partie rédigé⁹. *La pesanteur et la grâce* n'est pas l'unique source qui a pu irriguer la conception de la notion de légèreté d'Henry Bauchau, comme défi à la pesanteur ; elle est susceptible d'avoir mûri au carrefour de plusieurs lectures. Henry Bauchau rejoint Simone Weil dans le concept d'obéissance et d'acceptation, d'une manière analogue à celle de la matière, obéissante aux lois physiques et gouvernée par la nécessité, mais avec une certaine réticence : « Il faut n'être rien pour que

⁵ Irène Poutier, « Henry Bauchau : de la nécessité dans la création », *Revue internationale Henry Bauchau*, « Henry Bauchau et les arts », N° 2, 2009, p. 87.

⁶ *Ibid.*, p. 81.

⁷ *Ibid.*

⁸ Voir à cet égard Olivier Ponton, *Nietzsche – Philosophie de la légèreté*, Berlin, De Gruyter Libri, 2007.

⁹ Bauchau note dans son journal, *Passage de la bonne graine* : « *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Il y a longtemps qu'un roman ne m'avait plus fait pareille impression. Il dit quelque chose de très juste sur la société urbaine, sur la vie en général si elle n'est plus reliée au monde, aux autres, au temps et sans doute à nos dieux intérieurs. La part que le hasard, les rencontres, les conséquences des conséquences tiennent dans nos vies est à vrai dire insoutenable si nous ne marchons pas vers autre chose que nous ignorons mais qui est là, qui nous appelle sans que nous puissions jamais totalement le rejoindre ni l'exprimer » (*PBG*, p. 263).

Dieu soit tout, il faut être obéissant comme l'eau, comme la matière. Ces propositions me paraissent vraies mais hors de proportion avec mes forces, avec le besoin de sécurité de ma réalité bourgeoise. (AD, p. 121). Il exprime d'ailleurs dans plusieurs passages son éloignement par rapport à la théorie de Simone Weil, qu'il considère « trop absolue » (PI, p. 128) :

Il y a eu chez Simone Weil une renonciation à la santé alors que chez moi il y a un effort inabouti vers la santé. Elle me paraît se confondre avec le bien, avec la justesse. Simone Weil a réconcilié ma pensée avec elle-même, la matière et la grâce. Son idée que la matière est le grand modèle a été illuminante pour moi. Mais son ascétisme et sa folie de renoncement m'arrêtent. Il me semble que ma nature est bien différente, bien moins absolue, moins entière. Ne forçons pas notre talent, en somme je n'ai pas à faire le travail de Dieu à sa place. Il me suffit d'enlever les obstacles, de nettoyer devant ma porte (AD, p. 132).

Si Bauchau accueille l'idée d'obéissance par l'acceptation des limites inhérentes à la condition humaine, il affirme aussi l'exigence de développer sa vie par l'ouverture aux autres et à travers ses actions. À cet égard, le personnage d'Œdipe est la figure qui illustre pleinement l'idée d'une acceptation du destin, tout « en essayant de donner un plus de sens à sa vie »¹⁰.

En analysant l'œuvre de Nietzsche comme une morale de l'allègement de la vie, Olivier Ponton interroge les notions de légèreté, de pesanteur et d'allègement, dont l'analyse apporte des éclaircissements essentiels pour l'appréhension de ces concepts chez Bauchau. O. Ponton remarque qu'il faut distinguer entre le bon et le mauvais allègement, de même qu'il faut distinguer entre la fausse et la mauvaise lourdeur, et la fausse et la vraie légèreté. La vraie légèreté ne représente pas l'absence de lourdeur, mais l'aptitude à la supporter ; elle n'exclut pas, mais implique la contrainte de la gravité. S'alléger, n'est pas se décharger de la vie, mais se charger d'elle avec plus de force ; la vraie légèreté, c'est la joie de la volonté. En revanche, la lourdeur correspond à une volonté « étouffée, écrasée, qui n'aspire plus qu'à se décharger de ce qui l'opprime »¹¹. Selon le critique, elle représente la volonté exténuée de ceux qui souffrent de l'appauvrissement de la vie. La mauvaise lourdeur est tristesse de la volonté. La bonne lourdeur est une charge qu'on soulève ; la vie semble d'autant plus vraie qu'elle semble plus lourde. Le poids des choses révèle l'intensité, la densité de la vie qui s'impose avec ses difficultés. C'est cette pesanteur qui assume la véritable légèreté. Olivier Ponton propose deux critères pour repérer le bon allègement : d'une part, le devenir de soi, pour celui qui supporte une bonne lourdeur, de l'autre, l'amour du réel, tel qu'il est, dans sa singularité et son étrangeté. Ceci met en évidence une différence essentielle entre la grâce de Simone Weil et l'acceptation de l'idée d'allègement chez Henry Bauchau : « Henry Bauchau, ajoute [...] que le défi de toute création artistique et, de façon plus générale, de toute existence, est de devenir soi-même, quel qu'en soit le tribut, quelle qu'en soit la violence ou le déséquilibre. Seulement ensuite s'agit-il de s'effacer ou de se fondre »¹².

C'est précisément par cette exigence de devenir soi-même qu'Henry Bauchau rejoint l'éthique de Nietzsche. Analysée dans cette perspective, il semble que la légèreté de Stéphane est une fausse légèreté en ce qu'elle va vers un allègement qui ne consiste pas à alléger sa vie,

¹⁰ Anne Begenat - Neuschäfer, « Temps narré et temps existentiel dans *Œdipe sur la route* d'Henry Bauchau », *Revue Internationale Henry Bauchau*, N° 1, *op. cit.*, p. 58.

¹¹ Olivier Ponton, *op. cit.*, p. 2.

¹² Irène Poutier, « Henry Bauchau : de la nécessité dans la création », *loc. cit.*, p. 79.

mais à s'alléger de la vie. Il finit par s'abîmer dans l'indifférence, il ignore la joie et « ne veut pas du spasme de la jouissance » (BP, p. 207). Sa légèreté rappelle celle de la liberté et du libertinage sans attache (il n'a ni femme, ni enfants), de la vacuité, propre aux personnages de Milan Kundera¹³ : « Stéphane était un homme qui avait tout perdu, c'était là sa perfection. Il n'avait encore à perdre que sa vie, mais il n'y attachait aucune importance » (BP, p. 23).

Stéphane échoue dans l'affirmation de soi, car la nécessité dans laquelle il vit n'est pas « volontaire », mais se rapproche un peu de celle de l'âne et du chameau dont Nietzsche se moque, non parce qu'ils portent, mais parce qu'ils portent passivement, parce qu'ils subissent tristement la charge qu'ils transportent¹⁴. L'existence ne prend son sens que lorsque l'être essaie d'affirmer son authenticité et son accomplissement. La vie de l'être est donnée en tant que destin à accomplir, épreuves à affronter, volonté de l'homme de mettre en œuvre ce qui lui est constitutif.

En supportant la lourdeur de la vie, Œdipe accède à l'allègement, tout comme « le rêve de peser » ressenti par le Zarathoustra de Nietzsche est « aussi un rêve de vol parce qu'il « a la légèreté ailée qu'il pèse sur le monde »¹⁵. L'oiseau figuré par Bauchau dans le tableau *La traversée des grandes eaux*, comme l'observe une amie de l'écrivain, « est chargé de douleur, de dépressions, mais il vole » (JA, p. 327).

En comparaison avec Œdipe, le détachement de Stéphane ressemble à une certaine apathie, il ne cherche pas à dépasser son impuissance, comme on peut le constater dans l'épisode où il risque de se noyer : « 'Tu l'as vu, je ne peux pas !' La vie comme ça, la vie qui est ainsi, qui n'a pas cessé de me heurter depuis ma petite enfance ne le trouble pas, lui. Il y a là une interdiction dans son corps, il constate qu'il n'a pas pu. C'est tout, pas de commentaire, pas de conclusion » (BP, p. 57). Cet allègement, qui met en péril le principe d'individuation, finit par se retourner contre lui-même et permet à Shadow de lui imposer une part de pesanteur : « C'est cette supériorité, cet allègement mâle, corporel, sexué de Stéphane que j'ai brisés. Oui, je suis arrivé à faire entrer de la force, tu entends, à faire ingurgiter à Stéphane une part suffisante de pesanteur pour être connu de lui » (BP, p. 96). La pesanteur effrayante et satanique de Shadow, où tout est « métaux, lourdes matières de l'esprit » (BP, p. 88), empêche Stéphane de devenir soi-même. Le mauvais allègement de Stéphane et la mauvaise lourdeur de Shadow sont deux mouvements opposés qui mènent également à un faux allègement :

C'est le même mouvement vers la concentration. Mais l'un déborde, se vide, devient de l'air, de la lumière, atteint peut-être le vide nécessaire au dieu. L'autre se durcit, s'alourdit, concentre de la matière dense, de la connaissance toujours plus variée, toujours plus opaque [...] Peut-être arriverons-nous au même résultat, moi par la haine et la pesanteur, avec tout ce fardeau de mes actes si lourds, avec le poids ignoble de cette guerre et de ses dessous puants, je pense que je serai accueilli, découvert, retrouvé, exactement comme Stéphane [...] qui a connu ce destin presque parfait : être un héros inconnu. Sans moi, aurait-il atteint la mort parfaitement allégé, dépouillé ? Oui, dépouillé même de cet amour qui l'a justement émondé (BP, p. 95).

En revanche, le narrateur du *Boulevard périphérique* se charge de la vie et l'assume dans toutes ses dimensions, il emploie sa volonté à assumer ses obstacles : « moi aussi, je

¹³ La contradiction lourd-léger structure le roman de l'écrivain tchèque. Il y a d'une part des personnages qui ne cherchent pas la passion, qui se contentent du plaisir immédiat, sans s'attacher à rien et qui incarnent la légèreté ; de l'autre, il y a ceux qui sont attachés à des principes à une morale prédéterminée.

¹⁴ Cf. Olivier Ponton, *op. cit.*, p. 1.

¹⁵ Gaston Bachelard, *L'air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, *op. cit.*, p. 181-184.

pèse lourd avec ma cargaison d'espoirs, de désirs, d'amour en regard de la petite barque et de la grande voile blanche de Stéphane » (*BP*, p. 89).

L'antinomie entre légèreté et pesanteur, mise en question à travers les trois personnages, révèle un cheminement vers soi-même où « de toute sa pesanteur, on continu[e] à peser sur la vie » (*PC*, p. 300), où le « cri de joie » (*BP*, p. 98) n'exclut pas la douleur, où l'homme ne peut être que ce qu'il est. Dans cette voie, qui est le chemin vers soi-même, ce qu'il faut savoir avant tout, c'est s'affronter à soi, se brûler dans sa propre flamme, comme le fait le peintre Florian et comme l'exige Zarathoustra : « comment voudrais-tu te renouveler sans t'être d'abord réduit en cendres ? »¹⁶. C'est en ce sens qu'on peut notamment comprendre la condition de « natif / de mes ruines surgissantes », chère à Bauchau.

La grâce de Stéphane reste « un espoir de la grâce »¹⁷ car, pour répondre à la question d'Irène Poutier, la grâce semble possible seulement dans la mort. Dans l'amour devenu haine, la conscience de Stéphane ne s'efface jamais dans la conscience de Shadow, comme dans la cellule de la prison, où le souffle de Shadow reste « dans une position parallèle à celle de Stéphane » (*BP*, p. 152). Ils descendent dans l'amour seulement par-delà la vie, comme le laisse comprendre les pensées de Stéphane dans les heures qui précèdent sa mort :

Il regarde cet amour qui s'est autrefois élevé en lui. Cet amour qui était, qui se voulait sans espoir n'était que le signe d'un amour séparé. Il pressent confusément qu'il y a un espace immense, proche du moment où il fut dit : ' Que la lumière soit. Que la terre et les eaux se séparent.' Dans ce temps il n'y a pas de mots et même le barde, le poète, le constructeur d'abîmes et de ciel n'ont plus de mots, ni le penseur de pensées. Là, pas d'amour séparé, pas de différences entre amour et haine, entre désir et jouissance, il n'y a rien, rien et tout (*BP*, p. 156).

La convocation d'un « autrefois », d'un espace et d'un temps autres que le présent, où la fusion de la propre conscience de l'un dans celle de l'autre soit possible, infirme l'acceptation de ce qui est. Le retour dans ce passé d'avant la genèse s'oppose à l'éternel retour nietzschéen, qui consiste à revivre tout ce qu'on a éprouvé, la vie telle qu'elle fut, dans une répétition continue. La grâce de Stéphane est l'attente d'un salut qui vienne d'un futur, qui n'est que le passé de la mort. Et Shadow de le dire :

Ce que je voulais c'est que par sa mort nous entrions l'un dans l'autre par une sorte d'accouplement spirituel particulièrement long et pesant. J'ai la satisfaction de te dire que j'ai réussi et que d'une certaine façon Stéphane est devenu non pas un ami, l'ami est à toi, si tu parviens un jour à faire quelque chose de toi. Je n'en ai pas fait un ami, mais ce que je voulais, ce que je désirais : un égal (*BP*, p. 96).

Les paroles de Shadow remettent en cause la grâce de Stéphane : « profondeur et grâce mêlées »¹⁸, Shadow et Stéphane fondus l'un dans l'autre deviennent possibilité dans une antériorité ou postériorité, dans l'absolu de la mort. Si l'authenticité de l'existence, ou la grâce, suppose le renoncement à soi, tout renoncement n'est pas grâce ; le renoncement ne doit pas être voulu, mais assumé dans la nécessité des doutes et des épreuves.

¹⁶ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Raleigh, Hayes Barton Press, 2006, p. 46.

¹⁷ Irène Poutier, « Henry Bauchau : de la nécessité dans la création », *loc. cit.*, p. 86.

¹⁸ *Ibid.*, p. 87.

D'ailleurs, Stéphane n'atteint pas la grâce, non seulement à cause de son mauvais allègement, mais parce que le don de la grâce, comme transcendance de l'état personnel et transformation de sa conscience dans la conscience de l'autre, semble réservé à une dimension de l'existence antérieure à ce moment où il fut dit : « Que la lumière soit ». Seul l'espace des ténèbres est susceptible de concilier la pesanteur et l'allègement, autrement comment pourrait-on comprendre cette impossibilité d'union avérée aussi entre Clios et Alcyon, condamnée à rester parallèle, et ainsi tentée par Alcyon dans le chant qui précède sa mort ?

La musique de sa flûte semblait monter de la terre elle-même, avec sa charge d'herbes, de fleurs et de montagnes et s'élever dans l'air pour y faire, dans l'espace, une rencontre indicible [...]. La flûte d'Alcyon s'est arrêtée, il chantait et ce chant n'était pas formé de paroles. C'était, partant du *a* et parcourant lentement toute l'étendue des voyelles, l'envol souverain d'un oiseau. Sans le prononcer jamais, ce chant disait mon nom et le liait au sien dans ce vaste élan parallèle. Nos deux noms se faisaient face, se regardaient passionnément, sans jamais se rejoindre, prolongeant l'amour par un renoncement indéfini qu'éperdu d'admiration je ne pouvais cependant m'empêcher de haïr (*OSR*, p. 89).

L'amour mêlé à la haine, qui ne dérive pas ici d'un mécanisme psychique, comme dans le cas de Shadow, renvoie à la monade originelle, seule susceptible de faire coïncider les contraires. L'amour, si puissant soit-il, et si puissant soit le renoncement qui en découle, ne permet pas de dépasser la dualité, et donc d'accéder à la grâce. Autrement dit, la dissolution dans la conscience de l'autre n'est qu'une étape dans la réappropriation de soi, qui consiste en une pleine présence à soi, *à travers* l'autre, mais non pas *dans* l'autre. La grâce reste un absolu, qui ne s'inscrit pas dans la logique bauchalienne, fondée sur les relativismes. Le problème de la vie devient celui de son allègement, par la pleine coïncidence de soi et du monde, propre à l'état de recueillement, qui dépasse les inquiétudes personnelles et les bouleversements existentiels.

Le mou et le dur, l'allègement et la pesanteur sont des tensions antagonistes aussi nécessaires les unes que les autres dans la marche sur la route qu'est la vie. Si le monde est fait « de grandes forces en mouvement » (*TC*, p. 73), comme le constate Temoudjin, l'individu est toujours en devenir. En conséquence, l'exigence matérielle du sujet n'est jamais la même, mais une suite d'alternances et d'opérations contraires, comme le dit une note du *Journal d'Antigone* datée le 3 juillet 1994:

La dérive, l'état flottant, l'incertitude du monde actuel me pèsent et souvent m'inquiètent, mais après tout, cela vaut mieux que les deux blocs gelés dans leurs fausses certitudes que nous avons connues. Cela rend possible les tristes décompositions qui sont nécessaires et sans lesquelles rien de juste ne se recomposera (*JA*, p. 335).

Bibliographie de l'œuvre :

BAUCHAU Henry : *Poésie complète*, Arles, Actes Sud, 2009 (PC) ; *Le Boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud, 2008 (BP) ; *Le Présent d'incertitude. Journal 2002-2005*, Arles, Actes Sud, 2007 (PI) ; *L'Enfant bleu*, Arles, Actes sud, [2004], 2006 (EB) ; *La Déchirure*, [Paris, Gallimard, 1966], Arles, Actes Sud, 2003 (D) ; *Jour après jour. Journal 1983-1989*, [Bruxelles, Les Éperonniers, « Maintenant ou jamais », 1992], Arles, Actes Sud, « Babel », 2003 (JAJ) ; *Passage de la Bonne-Graine. Journal (1997-2001)*, Arles, Actes Sud, 2002 (PBG) ; *Antigone*, [Arles, Actes Sud, 1997], Paris, J'ai lu, 2001 (A) ; *Théâtre complet : La reine en amont, Gengis Khan, Prométhée enchaîné*, Arles, Actes Sud, « Papiers », 2001 (TC) ; *L'Écriture à l'écoute*, Arles, Actes Sud, 2000 (EE) ; *Journal d'Antigone (1989-1997)*, Arles, Actes Sud, 1999 (JA) ; *Œdipe sur la route*, Arles, Actes Sud, « Babel », [1990] 1992 (OSR).

Bibliographie critique sélective :

BACHELARD Gaston, *La terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination des forces*, Paris, José Corti, [1948] 1957, p. 18.

BACHELARD Gaston, *L'air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943, p. 295.

BEGENAT - NEUSCHÄFER Anne, « Temps narré et temps existentiel dans Œdipe sur la route d'Henry Bauchau », *Revue Internationale Henry Bauchau*, N° 1, op. cit., p. 53-66.

Olivier PONTON, *Nietzsche – Philosophie de la légèreté*, Berlin, De Gruyter Libri, 2007.

POUTIER Irène, « Henry Bauchau : de la nécessité dans la création », *Revue internationale Henry Bauchau*, « Henry Bauchau et les arts », N° 2, 2009, p. 74-87.

NIETZSCHE Friederich, *Ainsi parlait Zarathousta*, Raleigh, Hayes Barton Press, 2006.

Finanțarea pentru publicarea acestei lucrări s-a realizat de către Programul Operațional Sectorial Dezvoltarea Resurselor Umane prin proiectul „Sistem integrat de îmbunătățire a calității cercetării doctorale și postdoctorale din România și de promovare a rolului științei în societate” : POSDRU/159/1.5/S/133652.